

# VENERIE

*la chasse aux chiens courants*

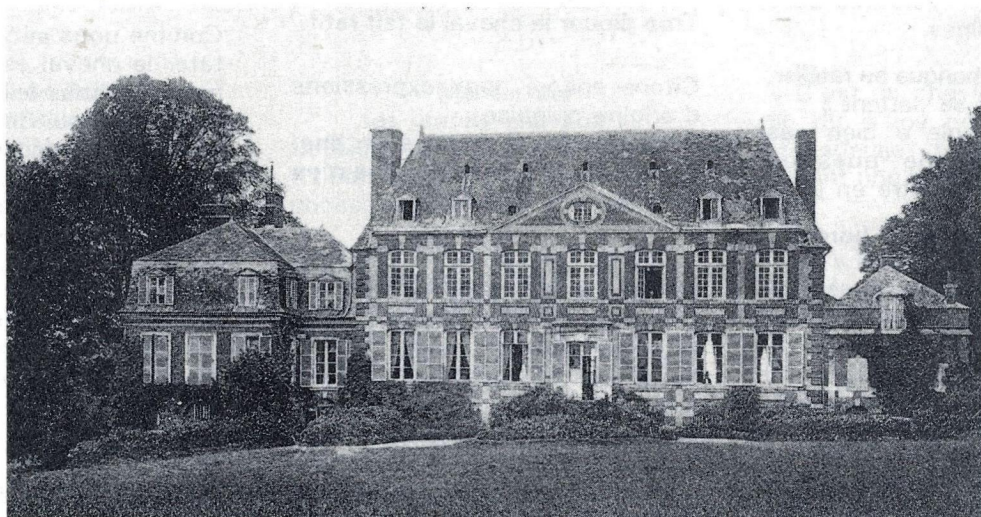






# LA CHASSE À COURRE ET À CRIS

Par le Docteur Allure Ladevie (1867-1943)



*La maison de la famille Le Couteux de Canteleu à Saint-Martin Étrépagny dans l'Eure.*

C'est au château de Saint-Martin à Étrépagny (Eure) que se trouvait le vautrait dont il est question, c'était la propriété du Comte Emmanuel Le Couteux de Canteleu, qui a chassé jusqu'en 1910, il avait alors environ 83 ans.

Vers 1900, le vautrait avait été repris par son gendre le Comte Henri Le Couteux de Canteleu.

On découpait quarante-cinq chiens bâtards trois fois par an avec le « Vautrait » Bertin (soixante-dix chiens), de Pont-de-l'Arche et surtout, chaque année pendant quarante jours, avec le célèbre et fameux « Vautrait » du Comte Olry-Roederer de deux cents chiens à manteau noir, très rapides et criant peu. Les deux frères Olry, Victor et Léon, tenaient comme lieu de chasse les forêts de Compiègne de 15 000 hectares, de Conches et de Breteuil ; ces deux dernières leur appartenaient.

Le Vautrait et l'Équipage de cerf Olry comptaient quatre cents chiens, cinquante-quatre chevaux, quatre piqueux, et six valets de limier, il était de beaucoup le plus important de France.

Victor et Léon Olry avaient la passion de la chasse à courre, ils chassaient quatre fois par semaine avec deux ou trois amis, pas davantage. C'étaient des hommes simples et modestes, n'aimant que les plaisirs de la campagne, et détestant les

laisser-courre à grand fracas avec un public nombreux et suivis mollement. Ils chassaient vraiment comme des piqueux depuis le début jusqu'à la fin de la chasse !

C'étaient des veneurs dans toute la force du terme.

Ce fut le Comte Jacques d'Arlincourt, au château du Saussart à cent kilomètres de Sérifontaine, qui au cours d'un déjeuner chez lui avec le bon et « fort » Vicomte Arthur de Chézelles du château du Bouleau, commune de Lierville (Oise), m'engagea à faire partie de leur petit groupe pour chasser avec eux.

Ma première chasse, en tenue civile, se fit sur un sanglier, attaqué dans la forêt de Gisors et pris dans le bois d'Éragny-sur-Epte.

On me fit les Honneurs du pied : Adolphe, vieux et sympathique piqueux, s'avança tête nue vers moi me présentant cérémonieusement, placé sur sa bombe, le pied de la bête prise avec sa peau tressée, les trompes sonnantes aussitôt les Honneurs.

Selon la coutume d'alors, je lui remis une pièce d'or de vingt francs.

Je fus enchanté de cette journée passée au grand air et de ce merveilleux sport !

Un ou deux mois après, le chef du vautrait me dit devant les veneurs assemblés : « J'espère Docteur, que vous allez continuer, et c'est avec le

plus grand plaisir que je vous autorise à porter le Bouton de l'équipage. »

Je remercie avec émotion M. Henri Le Couteux de Canteleu du grand honneur qu'il me fait et j'acceptai ; le Comte d'Arlincourt était mon parrain.

La tenue était : culotte bleu de roi, en velours à côtes, un peu bouffante du haut, redingote bleu de roi, col grenat, longues basques descendant jusqu'aux genoux, le gilet bleu de roi et galon d'or de haut en bas, poches à rabat et galon d'or, boutons en cuivre doré avec petit ceinturon entourant une tête de loup et la devise du vautrait : « Harlou ! Mes beaux ! »

C'était le vieux bouton du Comte Emmanuel Le Couteux de Canteleu, ancien chef de l'équipage, alors qu'il chassait le loup pendant de nombreuses années.

Pour terminer, une cravate blanche spéciale était fixée par une grosse épingle de nourrice en or.

Je possédais alors une très belle épingle en or représentant le bouton du vautrait avec sa devise. Ce bijou était le résultat d'un pari que j'avais fait et gagné avec mon camarade de chasse Froment-Meurice, arrière petit-fils des célèbres orfèvres de la « Couronne de France » pendant deux cents ans !

Je la portais très rarement dans la crainte de la perdre.



Le « Vautrait » se composait :

- du Comte Emmanuel Le Cou-teulx de Canteleu, chef honoraire. Il ne manquait jamais un laisser-courre quoique âgé à cette époque de 74 ans. Il arrivait en voiture américaine à quatre roues hautes et égales, et ne manquait pas souvent la prise.

- du Comte Henri Le Couteulx de Canteleu, chef de vautrait.

- du Comte Jacques d'Arlincourt,
- du Docteur Allure Ladevie, vieux château de Sérifontaine et Gisors.

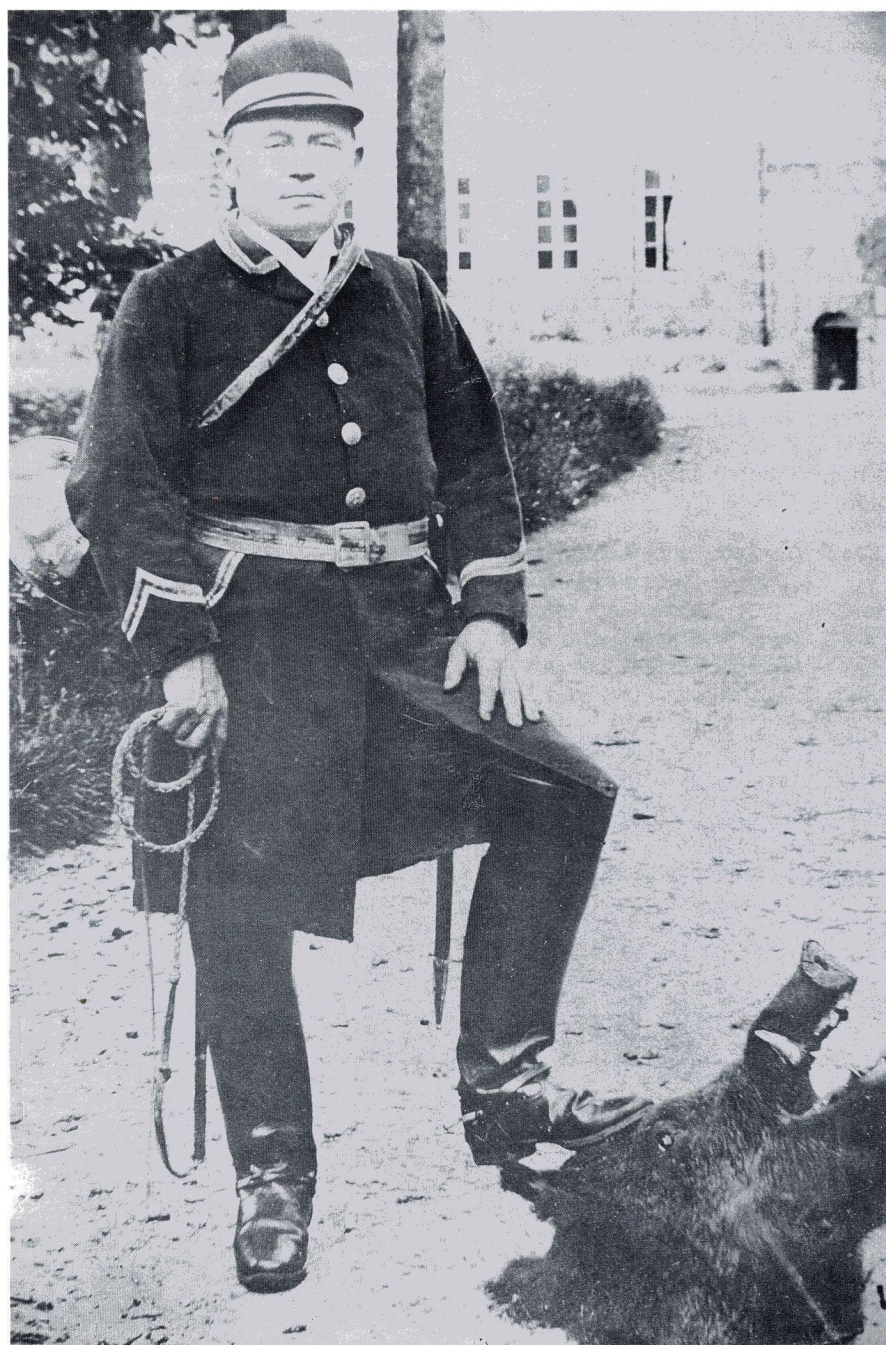
- de M. Paul Rime, industriel en feutre à Saint-Charles par Éragny-sur-Epte.

- de M. Fessart, ferme de Mantel, les Andelys.

Adolphe Milon était notre piqueux depuis trente-cinq ans, son épouse



*Le Comte Emmanuel Le Couteulx de Canteleu vers 1904.*



*Adolphe Milon, piqueux.*

était femme de chambre du vieux Comte, chez qui ils sont restés tous deux pendant quarante-cinq ans.

Adolphe se retira avec sa femme aux Andelys vers 70 ans ; il s'amusait alors à faire du porte à porte à bicyclette pour placer du vin !

Il est mort vers 75 ans. C'était un de ces vieux serviteurs modèles de l'ancien temps, bon, brave, honnête, fidèle, de bonnes manières, d'une politesse extrême, connaissant parfaitement son métier, toutes les ruses des animaux, les partis qu'ils devaient prendre, énergique, endurant et bon cavalier, bon sonneur de trompe, excellent valet de limier, enfin, c'était un homme comme il en existe peu.

Sa journée de chasse à courre commençait à quatre heures du matin et se terminait à une ou deux heures du matin le jour suivant.

Pas une forêt, pas un bois à vingt kilomètres à la ronde dont il ne connu tous les coins et recoins.

Je l'ai soigné, et il est venu souvent me voir chez moi, à Gisors, toujours d'une politesse Louis XV, toujours égal de caractère, toujours fidèle. Je conserve de lui un impérissable souvenir, et je possède encore sa photo en veneur.

Notre fanfare était « La Saint Martin » : « A Saint-Martin où tout s'éveille, etc. »

C'est le vieux piqueux de voiture du Comte d'Arlincourt qui m'apprit à sonner de la trompe et me donna un petit recueil de sonneries. Nous possédions des trompes marque « Périnet ».

Le vieux Comte se servait d'une trompette ainsi que Paul Rime qui chassait d'ailleurs fort peu, n'ayant pas de grandes connaissances en vénerie, ce n'était pas un « mordu ».



Nous étions donc presque toujours quatre : Adolphe et Henri Le Couteux, d'Arlincourt et moi et c'étaient les plus belles chasses.

Combien de superbes après-midi d'automne et d'hiver ai-je passées en compagnie de ces excellents amis !

Mon bois de Sérifontaine était un repaire de sangliers, un jour, nous en avions cinquante-quatre au rapport. Les chasses les plus intéressantes que j'ai faites se sont déroulées dans le massif de la forêt domaniale de Thelle et les environs, forêt de Gisors et bois voisins.

Nous allions également plus loin, au château de Mouflaines, chez le Vicomte de Noües, près de Fresnel-l'Archevêque (Eure), dans la forêt de Bacqueville.

A cette époque, après trente kilomètres de chasse en plein hiver, nous avions vingt-cinq à trente kilomètres de retraite à faire à cheval avec les chiens !

Je laissais mon cheval au château de Saint-Martin et prenais ma « Bollée » à pétrole (marque d'auto connue alors) pour rejoindre Gisors !

Qu'elle somme d'endurance il fallait ! Combien de fois, suis-je rentré chez moi à cheval à minuit par temps de neige !

Une des plus belles chasses que j'ai faite est celle-ci :

Un gros sanglier quartannier (de quatre ans), très armé est attaqué à cent mètres de Trie-Château (Oise) à l'extrémité du bois, Adolphe était à pied sous bois excitant les chiens à cor et à cris : « en avant mes valets », Le Couteux, d'Arlincourt et Rime gardaient la route de Villers-sur-Trie, j'étais au milieu du bois.

Tout à coup, les chiens attaquent furieusement et bondissent tous ensemble, ils sautent à dix mètres derrière moi et j'entends le passage sous bois d'un gros animal, vite je sonne la vue et un bien-aller et je me lance tant que ça peut au galop, et m'arrête deux cents mètres plus loin en face d'un sentier transversal où je regarde : un chevreuil saute ! Terreur !

Et moi qui ai sonné la vue du cochon !

Mais quelques secondes après, un énorme sanglier saute à son tour suivi de près par toute la meute hurlante.

Je repars au galop à sa suite, il traverse les bois de Villers-sur-Trie, d'Énencourt-Léage, de Boutencourt, La Boulotterie, et débûche à Loislère, traverse cinq kilomètres de plaine glacée, tient le ferme et blesse deux chiens, entre dans les bois de la Bosse, traverse les Grands Domaines, les Communaux de La Lan-

delle, saute la route de Marseille-en-Beauvaisis, entre en forêt de Thelle qu'il traverse d'un bout à l'autre au « Triple galop » bien suivi par la meute, de temps en temps, je sonne des « Bien-allers » car j'étais seul, la vitesse avait perdu tous les autres !

L'animal continue à travers la plaine, saute la route du Coudray-Saint Germer et entre chez moi dans le bois d'acacias et le bois de Sérifontaine qu'il descend et remonte, entre au bois de la Duchesse où tout à coup il s'arrête, épuisé : « Hallali courant », mais il est méchant, frappe durement les chiens et en tue trois.

Je sonne tant que je peux des « Hallalis courants », j'excite les chiens par des cris stridents afin d'effrayer le cochon et l'empêcher de frapper. Enfin, Adolphe qui m'a suivi pendant vingt kilomètres au grand galop grâce à mes sonneries fréquentes qui lui indiquaient ma position au loin et le parti que prenait la bête de chasse, arrive au bois tout essoufflé, croyant que jamais il ne nous retrouverait et, comme je n'avais aucune carabine, il me serait impossible de servir au couteau un animal aussi dangereux ; il avait la grande joie d'arriver en plein « Hallali courant ».

Nous sonnions maintenant tous deux, à pleins poumons, les quarante-cinq chiens poussaient des abois furieux et le sanglier qui se défendait énergiquement en blessa sept.

Puis l'animal fonce et s'en va « au pas hallali », retransverse le bois de la Duchesse et débûche sur le village de La Lande-en-Son, traverse le bois de l'État, descend rapidement la plaine où un berger gardant son troupeau le frappe de sa houlette ! Adolphe ayant glissé une cartouche dans sa carabine le tira à bout portant mais ce cochon avait une peau et une bourre véritable cuirasse, il sauta encore la route du Puiseux-en-Bray et entra dans les bois de Maronnnettes.

La nuit était venue, nous descendîmes de cheval, j'attachais le mien à l'orée du bois et primes nos couteaux.

Dix chiens seuls nous restaient, le bois long de huit cents mètres fut traversé, Adolphe me suivait, traînant son cheval par la bride.

L'animal débûche alors vers Talmon-tiers mais, rejoint par les chiens, il rentre sous bois. Je m'étais abrité derrière le tronc d'un gros chêne au moment où il passait, deux chiens le saisirent alors aux oreilles, l'obligeant à s'arrêter quelques secondes ; j'en profitai pour lui plonger mon couteau de chasse et il partit avec.

Enfin, Adolphe arriva avec sa carabine et l'abattit d'un coup de feu derrière l'oreille gauche.

Il était temps car il faisait nuit noire, une nuit glacée d'hiver, nos malheureux chiens étaient épuisés, ils n'avaient rien mangé ni bu depuis près de vingt-quatre heures, parcouru près de trente kilomètres à



De gauche à droite : le Comte Le Couteux de Caumont, le Comte de Bourbon Challus, M. Fessard, M. Fromont-Meurice, le Dr Ladevie. Curée à Saint-Sulpice (Oise), 7 avril 1908.



une allure endiablée, lutté terriblement contre un animal d'une force herculéenne, dangereux, bien armé et furieux.

Tout à coup, un grand bruit sous bois, des pas, des branches cassées, nous crûmes à l'arrivée d'une compagnie de sangliers.

C'était simplement mon cheval qui, ayant brisé la branche à laquelle il était attaché, entendant la lutte, les abois, les trompes sonnantes joyeusement l'« hallali par terre », la mort, et mécontent de ne pas être de la fête, avait traversé lui aussi le bois et venait me retrouver en pleine nuit ! Mais qu'allions-nous devenir, loin de toute habitation et dans un bois glacé, l'honneur nous défendant d'abandonner notre prise ?

Je connaissais admirablement la région, y étant déjà passé à la chasse et y venant soigner des malades.

Je savais qu'à sept à huit cents mètres de là, était une chaumière isolée, en haut d'un coteau, j'y allai, une chandelle y brillait, je frappai à la porte en donnant mon nom.

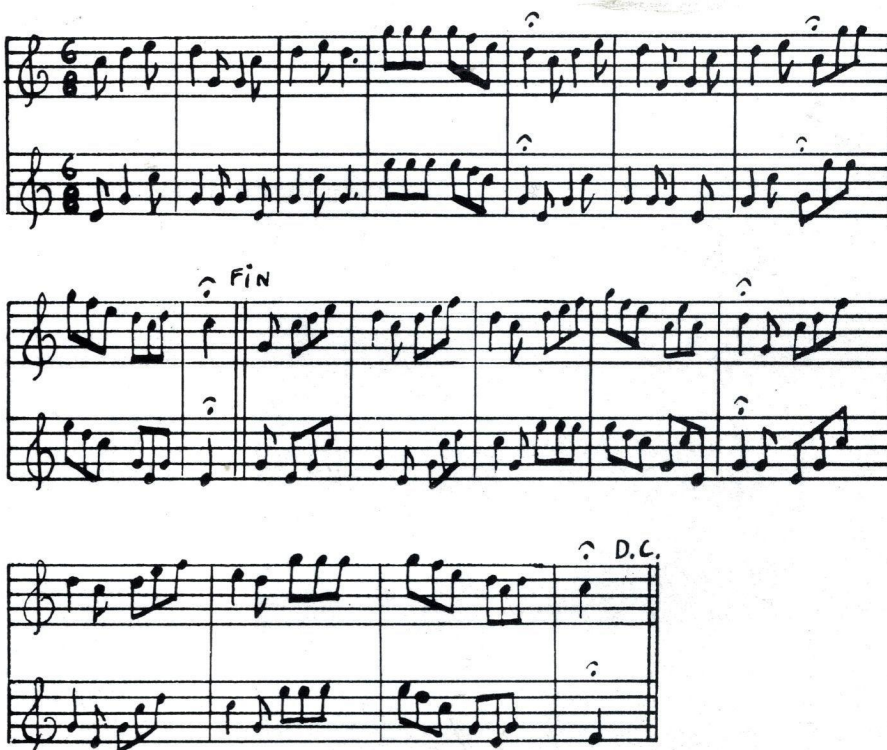
Une femme que je connaissais, qui était veuve et qui avait la cinquantaine, m'ouvrit, je lui dis mon embarras et lui fit la proposition suivante : vous allez prendre votre brouette, nous mettrons dessus le cochon et vous irez le porter à Talmontiers, à deux kilomètres de là dans la vallée, il n'y a toujours qu'à descendre. Je vous donne cinq francs (or) (somme qui éblouit, en ce temps-là, la brave femme). Vous le déposerez chez M. Hétre, fermier à Talmontiers et vous lui direz de me l'apporter aussitôt chez moi au château de Sérifontaine, voici également cinq francs pour lui et il aura un morceau de cochon et vous aussi.

Ma proposition fut courageusement acceptée, la femme descendit avec sa brouette, nous y plaçâmes la bête, Adolphe se mit dans les brancards, la femme et moi aux soutiens de devant et nous montâmes la petite côte ; puis la femme s'en alla seule dans la nuit.

Nous, nous remontons à cheval et nous prenons notre pied, dans le bois, la plaine, toute la route de Puiseux-en-Bray, jusqu'à Sérifontaine : six kilomètres en sonnant continuellement des « requêtes » et des « appels aux chiens ». Nous réussissons à en réunir dix-huit et arrivons au château à dix heures du soir !

Je réveille ma gardienne, Mme Caron, femme d'un grand dévouement et d'une intelligence remarquable, on allume un grand feu dans la vaste cheminée de la salle à manger car nous étions gelés et harassés de fatigue.

## La COUTEULX



Une bonne soupe au pain trempé, omelette de six œufs, salade de pommes de terre, camembert, le tout arrosé d'un bon « Moulin-à-Vent », ça allait mieux ! Ces grands feux de bois sec ressuscitent un homme ! Café bien chaud et bien sucré, copieux Calvados. Soupe chaude aux chiens, nos bons et courageux camarades.

Pendant ce temps, notre cochon était arrivé, Adolphe le dépouille en vitesse, met de côté jambons et filets et recouvre la carcasse de la peau. Puis nous nous plaçâmes cérémonieusement selon la très vieille coutume de la vénerie française, face à face de chaque côté de la nappe : il n'y avait qu'un maître et un piqueux pour la cérémonie habituelle.

J'attaquai et sonnai « la vue », Adolphe me répondit, puis un « débûché », ensuite « hallali courant », « hallali par terre », « la mort » et enfin la fanfare de l'équipage : « La Saint Martin ».

Les chiens, impatients comme d'habitude, se querellaient.

Adolphe enleva brusquement la peau, les chiens bondirent joyeusement sur les chairs, le foie, les poumons, les intestins, les os.

Vingt six minutes après, ils ne restait plus rien !

On fit les « Honneurs » à Mme Caron.

J'ai fait tanner la peau et naturaliser

la tête que je conserve précieusement.

La journée n'était pas terminée, je devais encore retraire sur Gisors à huit kilomètres sur un cheval épuisé et Adolphe avec ses chiens au pas avait treize kilomètres à abattre !

J'arrivai chez moi à une heure et demie du matin tantôt au pas, tantôt au petit trot. En arrivant, je dus m'occuper de mon brave et courageux petit cheval, pansage, friction, couverture de laine, boisson chaude avec son et une bonne avoine.

Adolphe fit son entrée au château de Saint-Martin à trois heures du matin, fier et sonnant « l'hallali ». Les deux Comtes n'en pouvaient croire leurs oreilles !

Ils se levèrent, examinèrent la dépouille et m'envoyèrent leurs plus sincères félicitations pour mon courage, mon endurance et ma ténacité, j'étais ainsi sacré grand veneur !

Inutile d'ajouter que tous mes amis surpris par la vitesse de la chasse avaient rapidement abandonné, sauf les deux Comtes qui avaient persisté mais s'étaient égarés sur de faux renseignements.

Ce simple récit pourra montrer au lecteur combien il fallait de courage, d'endurance, de connaissances cynégétiques et topographiques pour suivre avec succès une chasse à courre au sanglier, l'animal de chasse le plus coriace à prendre.

Gisors, le 4 avril 1942.